

# réviseur

## UN MÉTIER, DEUX PRATIQUES

par france levesque

Le réviseur ou la réviseuse – puisque les femmes occupent une place majoritaire dans ce métier – est un amoureux passionné de la langue française, c'est bien connu. Mais son travail, lui, demeure méconnu. Et ce qui n'arrange pas les choses, c'est que le réviseur change de chapeau selon le contexte.

Tantôt, il est réviseur normatif. Il scrute alors à la loupe les textes des auteurs pour déceler la petite virgule manquante ou superflue, le barbarisme inélegant, l'anglicisme sournois, la phrase mal construite ou encore la syntaxe fautive. Il fouille sous toutes les coutures *Le Petit Robert*, le *Multidictionnaire*, *Le bon usage*, *Le Colpron*, le *Bescherelle*, *Le Ramat*, etc.

Tantôt encore, il est réécriteur – en bon français, *rewriter*! En fait, on l'appelle toujours réviseur, mais c'est parce qu'on n'a pas daigné lui donner officiellement une appellation propre. « C'est une réalité innommée et un concept inexistant », notent Suzanne Robert et Jean-Pierre Leroux dans un article intitulé « Les taupes de l'édition », publié en décembre 1985 dans le numéro 162 de la revue *Liberté*. Le réécriteur (osons le nommer!) ne se contente pas de fouiller les ouvrages de langue savants, il cherche la meilleure expression possible des idées, celle qui s'adapte le mieux au contexte de diffusion.

Où commence le travail de l'un et s'achève celui de l'autre? Quand l'un devient-il l'autre? Le réviseur et le réécriteur jouent-ils vraiment des rôles différents ou se confondent-ils en une même personne?

Pas de réponses simples à ces questions. En fait, tout est affaire de mandat. Et tout dépend de l'employeur, car c'est lui, et lui seul, qui fixe les limites du mandat du réviseur. Par exemple, qu'un réviseur modifie le texte d'une politique gouvernementale pour le rendre plus beau serait plutôt mal vu à cause des normes strictes de la rédaction législative et administrative. Par contre, améliorer le style d'une brochure décortiquant pour un large public les institutions politiques du pays serait envisageable. Là encore, le réviseur devra toutefois contenir ses élans. Il ne pourra, ni pour la « beauté » du texte ni même pour sa « francité », renommer les réalités « officielles »... Parler de la Chambre des députés d'Ottawa plutôt que de la Chambre des communes constituerait un abus de pouvoir linguistique, n'en déplaise à M. Colpron, pourfendeur acharné de l'anglicisme.

### Le contexte fait le boulot

Dans un article publié à l'été 1996 dans le magazine *Sommets* de l'Université de Sherbrooke, Josée Désaulniers, adjointe à la rédaction du grand magazine d'information *L'actualité*, définit sa passion comme un engouement irrésistible à bâtir un tout cohérent, compréhensible pour le lecteur, mais aussi avec toute l'information utile : un texte structuré, avec un bon *lead*, un solide développement et une chute inoubliable.

En principe, Josée Désaulniers a les coudées franches. Un journaliste de magazine sait, ou devrait savoir, que l'équipe de rédaction, en plus d'assurer la révision linguistique, verra à la qualité journalistique du texte et à son « adéquation » avec le ton d'ensemble du magazine. Même que, parfois, c'est une transfiguration que subit le texte.

« On peut sourire en voyant un reporter prendre tout le crédit, ironise M<sup>me</sup> Désaulniers, alors que son texte lui a été retourné deux fois avant même d'être restructuré, révisé et corrigé. » Ce travail de l'ombre ne la frustre pas, bien au contraire. « Je n'ai pas besoin de voir mon nom figurer au bas d'un texte. Ma motivation est ailleurs : dans la satisfaction que j'ai à faire mon boulot », précise-t-elle.

Josée Désaulniers définit ainsi les limites de son intervention :

« J'améliore le texte sans le dénaturer, tout en respectant l'auteur. C'est comme si j'avais un "bouton interne" qui se met en branle lorsque je révise : je sais quand le texte est prêt, qu'il est temps d'arrêter. »

Autre boulot, autre réalité pour Charlotte Risi, une réviseuse qui a travaillé au ministère du Revenu du Québec et à la pige pour des hebdomadaires et des maisons d'édition montréalaises. Son travail, elle le voit davantage comme un exercice de rectitude linguistique. Plus souvent qu'autrement, elle fait descendre la « grâce linguistique » sur des textes mal dégrossis. D'ailleurs, selon elle, la crédibilité du professionnel repose essentiellement sur la pertinence linguistique de ses corrections : il doit pouvoir les valider en tout temps en s'appuyant, entre autres choses, sur les ouvrages de référence consultés.

Si nos types de réviseurs partagent un champ d'intervention relativement semblable, les qualités qu'exige d'eux leur travail respectif diffèrent par moments : tous les deux se distinguent par leur maîtrise de la langue, mais l'un, essentiellement normatif, demeurera confiné à ses grammaires et dictionnaires pendant que l'autre, obsédé par la communication, se permettra quelques licences, question de mettre du piquant dans la sauce. ☞